

Anna Lowenhaupt Tsing,

***The Mushroom at the End of the World.
On the Possibility of Life in Capitalist Ruins***

(Princeton University Press, 2015)

1. « À quoi peut ressembler le capitalisme, dès lors qu'on n'assume plus qu'il est une force de progrès ? Il pourrait bien avoir l'air d'un patchwork (*it might look patchy*) : *la concentration de richesse est possible parce que la valeur produite dans des patches¹ non-planifiés se trouve appropriée par le capital.* [...] En ces temps où nos attentes sont diminuées, je recherche *des écologies basées sur le dérangement, dans lesquelles de nombreuses espèces vivent parfois ensemble en dehors de toute harmonie et de toute conquête.* » (p. 5)

2. « Il y a une connexion entre l'économie et l'environnement qu'il semble important d'introduire d'emblée : l'histoire de la concentration humaine de richesse reposant sur la transformation des humains et des non-humains en ressources ouvertes à l'investissement. Cette histoire a poussé les investisseurs à imposer aux gens et aux choses une **aliénation**, consistant en une habilité à tenir par soi-même [indépendamment de son milieu], comme si les enchevêtrements du vivant ne comptaient pas. Sous le coup de cette aliénation, les gens et les choses deviennent des biens d'investissement mobiles (*mobile assets*) ; ils peuvent être déplacés et extraits de leur monde vivant (*life world*) d'origine, dans des transports défiant les distances, afin d'être échangés avec d'autres biens d'investissement issus d'autres mondes vivants, ailleurs. Ceci est très différent du fait de simplement utiliser les autres comme parties d'un monde vivant – par exemple manger et être mangé. L'aliénation se soustrait aux enchevêtrements de l'espace vivant [elle en extrait les êtres²]. Le rêve de l'aliénation inspire une modification du paysage au sein duquel un seul bien d'investissement autonome finit par compter : tout le reste devient de la mauvaise herbe ou du déchet. Dans de telles conditions, porter attention (*attending to*) aux enchevêtrements de l'espace vivant semble relever de l'inefficacité ou peut-être de l'archaïsme. Quand son bien d'investissement singulier ne peut plus être produit, l'endroit peut être abandonné. [...] La recherche de biens d'investissement recommence ailleurs. De cette façon, la simplification induite par l'aliénation produit des **ruines**, des espaces abandonnés par et pour la production de biens d'investissement.

Nos paysages globaux sont aujourd'hui remplis de ce type de ruines. Mais ces lieux peuvent néanmoins être pleins de vie, en dépit de l'annonce de leur mort ; des champs abandonnés par les biens d'investissement génèrent parfois une nouvelle vie riche de nombreuses espèces et de nombreuses cultures différentes. Dans notre état global de précarité, nous n'avons pas d'autre choix que de **chercher de la vie dans ce type de ruine.** » (p. 5-6)

3. « **La précarité** est la condition consistant à être vulnérable aux autres. Des rencontres imprévisibles nous transforment : nous ne sommes pas en position de contrôle, même envers nous-mêmes. Incapables de nous reposer sur la structure stable d'une communauté, nous sommes jetés dans des assemblages instables, qui nous recomposent en même temps qu'ils recomposent les autres. Nous

¹ Le terme de *patch* est fortement polysémique : il désigne aussi bien un lopin de terre qu'un bout de tissu et il évoque quelque chose de fragmenté et de recomposable de façon hétérogène (*patchwork*). En écologie, il désigne un territoire singulier formant un petit écosystème propre dans un environnement potentiellement différent voire hostile. On pourrait parler de « zone » comme dans le cas d'une ZAD entendue comme une Zone à Défendre.

² On parle souvent d'*extractivisme* pour désigner ce mode d'exploitation, des matières premières et du travail humain, qui les arrache à leurs milieux vitaux pour en exploiter les propriétés marchandes, et qui ne se soucie pas des conséquences de telles extractions sur ce qui reste des milieux ainsi exploités – et ruinés : transformés en ruines.

ne pouvons pas nous fier au statu quo ; tout est en flux, y compris notre capacité à survivre. Penser la part propre qui revient à la précarité transforme l'analyse sociale. Un monde précaire est un monde sans téléologie. L'indétermination, la nature non-planifiée du temps, est effrayante, mais penser la part propre de la précarité rend également évident que c'est l'indétermination qui rend la vie possible. » (p. 20)

4. « Ce livre affirme que rester vivant – pour toutes les espèces – exige des collaborations vivables. La collaboration implique de travailler à travers des différences, ce qui conduit à des **contaminations**. Sans collaboration, nous mourons tous. [...] La précarité est un état de reconnaissance de notre vulnérabilité envers les autres. Si nous voulons survivre, nous avons besoin d'aide, et l'aide est toujours le service d'un autre, avec ou sans intention. [...] La collaboration est un travail à travers les différences, un travail d'élaboration des différences – et pourtant il ne s'agit nullement de la diversité innocente de parcours d'évolution parallèles et séparés. L'évolution de chacune de nos identités (« *selves* ») est déjà polluée par toute une histoire de rencontres ; nous sommes entremêlés, métissés, mixés, mis en confusion (*mixed up*) avec les autres, et cela avant même de commencer toute nouvelle collaboration. Pire encore : **nous sommes entremêlés dans les projets mêmes qui nous nuisent le plus**. La diversité qui nous permet d'entrer en collaborations émerge d'une histoire d'exterminations, d'impérialismes et de tout ce qui accompagne une telle histoire. La contamination est facteur de diversité. » (p. 29)

5. « La science moderne exige la possibilité d'une expansion infinie sans altération du cadre de recherche. Les **arts de l'attention** (*arts of noticing*) sont considérés comme archaïques parce qu'ils sont incapables de « se mettre à l'échelle » (*scale up*) de la même manière. La capacité de proposer des cadres de recherche qui puissent s'appliquer à des échelles de grandeur supérieures, sans modification des questions de recherche, est devenue l'une des caractéristiques principales du savoir moderne. [...] La possibilité de variation d'échelle (*scalability*) est la capacité qu'a un projet de changer facilement d'échelle sans exiger de changer les cadrages du projet. Une entreprise « *scalable* », par exemple, ne change pas son organisation malgré son expansion. [...] La *scalability* exige que les éléments du projet ignorent et neutralisent l'indétermination des rencontres ; c'est cela qui leur permet une expansion facile. La *scalability* bannit donc la diversité significative, c'est-à-dire la diversité qui pourrait faire changer les choses.

La *scalability* n'est pas une caractéristique fréquemment observée dans la nature [...mais] ce sont les éléments *scalable* qui ont reçu la plus large part de notre attention. Le *nonscalable* apparaît comme un obstacle au développement. Il est temps de tourner notre attention vers le *nonscalable*, non seulement en tant qu'objet de description mais aussi en tant qu'invitation à théoriser. [...]

[La plantation esclavagiste de canne à sucre des XVIe et XVIIe siècles] a fourni la formule de base d'une expansion facile et lisse. Elle a articulé des éléments de projet, séparés, autonomes et interchangeables tels que : exterminer les populations et les plantes indigènes ; préparer des champs vidés de toute vie, comme de tout droit propre ; importer de la main d'œuvre et des semences exotiques et isolées à agencer pour la production. Ce modèle de *scalability* a été l'inspiration de l'industrialisation et de la modernisation qu'ont connues les siècles ultérieurs. Le contraste tranchant entre ce modèle et celui des forêts de matsutake dont parle cet ouvrage offre une plateforme utile pour construire une distance critique envers la notion de *scalability*. » (p. 38-39)

6. « Une **chaîne d'approvisionnement** (*supply chain*) est un genre particulier de chaîne de production de marchandise, dans laquelle les entreprises dominantes dirigent elles-mêmes la circulation des marchandises. J'explore ici la chaîne d'approvisionnement qui lie les cueilleurs de matsutake dans les forêts de l'Oregon, aux USA, avec les consommateurs qui mangent ces champignons, au Japon. Cette chaîne est particulièrement surprenante et pleine de variétés culturelles. Le travail d'usine auquel nous identifions le capitalisme en est quasiment absent. Mais cette chaîne éclaire quelque chose de très important à propos du capitalisme actuel : l'accumulation de richesse peut se faire en l'absence de rationalisation de la main d'œuvre et des matières premières. Ce qu'elle requiert en revanche, ce sont des actes de traduction-translation qui traversent des espaces sociaux et politiques très variés, espaces qu'en empruntant le vocabulaire des écologistes j'appellerai des

« *patches* ». [...] Ces traductions-translations à travers des sites de différences *sont* le capitalisme : ce sont elles qui rendent l'accumulation de richesse possible pour des investisseurs. [...]

Le capitalisme est un système de concentration de la richesse, qui rend possible de nouveaux investissements, lesquels concentrent encore davantage la richesse. C'est ce processus qui constitue l'accumulation. [...]

Dans les fermes capitalistes, des choses vivantes émanant de processus écologiques se trouvent appropriées pour l'accumulation de richesse. C'est ce que j'appelle « *salvage* »³, à savoir le fait de tirer avantage de valeurs produites à l'extérieur du contrôle capitaliste. Beaucoup de matières premières capitalistes (pensons au charbon ou au pétrole) ont été produites bien antérieurement à l'avènement du capitalisme. Les capitalistes ne peuvent pas non plus produire la vie humaine, qui est un prérequis pour qu'il puisse y avoir de la main d'œuvre à faire travailler. La « *salvage accumulation* » est le processus par lequel des firmes dominantes amassent du capital sans contrôler les conditions sous lesquelles les marchandises sont produites. Leur caractère « *salvage* » n'est nullement un ornement qui viendrait décorer les processus capitalistes : il constitue un trait définitoire de la façon dont travaille le capitalisme. » (p. 62-63)

7. « Les **chaînes d'approvisionnement globales** (*global supply chains*) ont mis fin aux espoirs de progrès parce qu'elles ont conduit les entreprises multinationales à abandonner leurs engagements à contrôler le travail et la main d'œuvre. Pour standardiser la main d'œuvre, il convenait d'assurer son éducation et de fournir des emplois régularisés, ce qui conduisait à connecter les profits et le progrès. Dans les chaînes d'approvisionnement globales, au contraire, des biens collectés depuis une multitude d'arrangements suffisent à assurer les profits des entreprises dominantes ; des engagements envers les emplois, l'éducation et le bien-être n'ont même plus besoin de faire l'objet de promesses rhétoriques. Les chaînes d'approvisionnement globales requièrent un type particulier de *salvage accumulation*, reposant sur la traduction-translation entre *patches*. » (p. 110)

8. « Le **champignon matsutake** est une marchandise capitaliste dont la vie commence et se termine sous la forme d'un don. Il passe seulement quelques heures de son existence sous la forme d'une marchandise totalement aliénée : ce sont les heures qu'il passe en tant que bien d'inventaire dans des cageots sur le tarmac d'aéroport avant de voyager dans le ventre d'un avion. Mais ce sont des heures qui comptent. Les relations entre exportateurs et importateurs, qui dominent et structurent la chaîne d'approvisionnement, se trouvent cimentées par la possibilité de ces quelques heures. En tant que bien d'inventaire, le matsutake donne lieu à des calculs qui canalisent les profits des exportateurs et importateurs, rendant profitable pour les uns et les autres le travail d'organiser cette chaîne d'approvisionnement. C'est ici qu'il y a *salvage accumulation* : la création de valeur capitaliste à partir de régimes de valeur non capitalistes. » (p. 128)

9. « Deux caractéristiques du capitalisme ont été particulièrement importantes pour moi à travers tout cet ouvrage. La première, **l'aliénation**, est cette forme de dés-enchevêtrement (*disentanglement*) qui permet de générer des biens d'investissement capitalistes. Les marchandises capitalistes sont arrachées à leur monde vivant pour servir de biens comptables susceptibles d'investissements ultérieurs. L'un des résultats de ce processus est de générer des besoins infinis ; il n'y a pas de limite à la quantité de biens qu'un investisseur peut désirer. Ainsi l'aliénation rend possible **l'accumulation**, à savoir le fait d'amasser du capital d'investissement, et c'est là la deuxième caractéristique qui me semble cruciale. L'accumulation est importante parce qu'elle convertit de la propriété en pouvoir. Ceux qui disposent de capital peuvent bouleverser les communautés et les écologies. En même temps, parce que le capitalisme est un système de mesure homogénéisante (*commensuration*), la forme de valeur promue par le capitalisme se déploie même à travers de très

³ Le terme de *salvage capitalism* fait résonner la pratique de la *récupération* (*to salvage* : sauvegarder, sauver, récupérer) avec une connotation de *sauvagerie* et de brutalité (*savage*). Cela désigne, d'une part, la capture parasitaire, opportuniste et extractiviste de ressources produites par des logiques communes de vie dont le capitalisme s'approprie les produits sans se préoccuper de leur renouvellement. Mais l'ambiguïté du terme continue à hanter cette notion, puisqu'on peut, d'autre part, voir quelque chose de positif dans le fait de récupérer des ressources, de les recycler, de les revaloriser pour sauvegarder nos environnements ruinés.

long circuits de différences. L'argent devient capital d'investissement, lequel peut produire davantage d'argent. Le capitalisme est une machine de traduction-translation qui produit du capital à partir de toutes sortes de formes de vie, humaines et non-humaines. » (p. 133)

10. « *La salvage accumulation* révèle un monde de différences, au sein duquel les politiques oppositionnelles ne retombent pas facilement sur des plans utopiques de solidarité. Chaque patch de vie a sa propre histoire et ses dynamiques, et il n'y a aucune impulsion automatique qui nous ferait lutter *ensemble* – à travers les différents points de vue émergeant de ces patches – contre les scandales de l'accumulation et du pouvoir. Dès lors qu'aucun de ces patches n'a vocation à « représenter » les autres, aucun combat de groupe, pris isolément, ne pourra renverser le capitalisme. Et pourtant, cela ne signifie en rien la fin de la politique. Les assemblages, dans leur diversité, font apparaître ce que je vais appeler des « **communs latents** » (*latent commons*), c'est-à-dire des enchevêtrements qui pourraient être mobilisés dans des causes communes. Parce que la collaboration est toujours avec nous, nous pouvons manœuvrer au sein de ses possibilités. Nous aurons besoin d'une politique dotée de la force de coalitions diverses et mobiles – et pas seulement entre humains. » (p. 135)

11. « Les patrons privatisent la richesse collective issue de la poussée et de la cueillette de champignons. De telles privatisations de richesses communes pourraient bien caractériser tous les entrepreneurs. [...] Il y a toutefois quelque chose de particulier et d'effrayant dans cette vocation à *salvage* [c'est-à-dire à tirer profit de la récupération opportuniste de richesse commune parasitée par appropriation privative], comme si tout le monde tirait profit de la fin du monde pour collecter des richesses avant que les derniers restes n'en soient détruits. [...] D'où que nous abordions cela, je ne crois pas que nous puissions nous permettre d'oublier **la connexion qui relie la valeur et les communs latents**. Il n'y a pas de champignons matsutake sans de telles mutualités évanescences. Il ne saurait y avoir de biens d'investissement sans elles. Alors même que des entrepreneurs concentrent leur richesse privée en organisant l'aliénation sous la forme de marchandises, ils continuent de puiser dans des enchevêtrements non reconnus comme tels. Le ravissement de la propriété privée est le fruit d'un commun souterrain. » (p. 274)

12. « Dénué de récits de progrès, le monde est devenu terrifiant. **La ruine** nous fait face avec les horreurs de son état d'abandon. Il n'est pas facile de savoir comment s'y faire une vie, encore moins comment éviter la destruction de la planète. Heureusement, nous avons encore la compagnie les uns des autres, humains et non-humains. Nous pouvons toujours explorer les marges pullulantes de nos paysages ravagés – dans les bas-côtés de la discipline capitaliste, des économies d'échelle et des plantations abandonnées. Nous pouvons toujours humer l'odeur des communs latents – et les arômes élusifs de l'automne. » (p. 282)